

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1839 : De la Chambre à l'Ambassade](#)[Collection](#)[1839 \(1er juin - 5 octobre \)](#) [Item](#)[247. Val -Richer, Vendredi 16 août 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

247. Val -Richer, Vendredi 16 août 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

[Affaire d'Orient](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Politique \(Europe\)](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Grèce\)](#), [Politique \(Internationale\)](#), [Politique \(Prusse\)](#), [Politique \(Russie\)](#), [Politique \(Turquie\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1839-08-16

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°262/274-276

Information générales

LangueFrançais

Cote650-651, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 3

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

Tenez pour certain que nous nous ne pensons pas à autre chose, qu'à maintenir le statu quo en Orient. Nous ne demanderions pas mieux que de le maintenir tout entier : nous serions volontiers, là, aussi stationnaires que M. de Metternich. Mais quand nous voyons tomber quelque part de l'édifice, et quelqu'un sur place qui essaye d'en faire une nouvelle maison, nous l'approuvons, et tâchons de l'aider, ne pouvant mieux faire. C'est ce qui nous est arrivé en Grèce, en Egypte ; ce qui nous arriverait partout où viendrait un autre Méhémet Ali. Sans compter que ce pays-ci a le goût du mouvement de la nouveauté des parvenus gens d'esprit que partout où il les rencontre, il prend feu pour eux, et que son Gouvernement est bien obligé de faire un peu comme lui. Ce que nous ne voulons pas, c'est que Constantinople se démembre au profit de Pétersbourg ou de Vienne. Et notre principale raison de ne pas le vouloir, c'est que le jour où cela arriverait, il faudrait que quelque chose aussi, vers le Rhin ou les Alpes se démembrât à notre profit. Nous pressentons que nous sérions forcés de vouloir ceci, qu'on nous casserait aux oreilles qu'il faut le vouloir, et nous n'avons nulle envie d'être mis au défi de courir cette grande aventure ou de passer pour des poltrons si nous ne la courons pas. Nous sommes pacifiques, très pacifiques, et nous ne voulons pas être poltrons.

Je dis nous, le pays. Voilà toute notre politique sur l'Orient. Et pour soutenir cette politique là, on pourrait nous faire faire beaucoup de choses. Nous regarderions comme un acte de prudence des combats sur mer, au loin, pour éviter une guerre continentale et à nos portes. Nous souhaitons, le statu quo en Orient parce qu'il nous convient en Occident. Le démembrement de l'Empire turc, c'est pour nous le remaniement de l'Europe. Le remaniement de l'Europe personne ne sait ce que c'est. Et nous sommes un pays prudent, très prudent, quoiqu'il ne soit pas impossible de nous rendre fous encore une fois, nous le sentons, et n'en voulons pas d'occasion. En tout ceci l'Angleterre pense comme nous et nous nous entendons très bien. Mais elle a une autre pensée qui n'est qu'à elle, et qui nous gêne dans notre concert. Elle ne veut pas qu'il se forme dans la Méditerranée aucune Puissance nouvelle ; ayant des chances de force maritime et d'importance commerciale Elle ne le veut pas, et pour la Méditerranée elle-même, et pour l'Inde. De là son inimitié contre la Grèce et contre l'Egypte ; inimitié qu'elle voudrait nous faire partager, ce dont nous ne voulons pas n'ayant point d'Inde à garder, et ne craignant rien pour notre commerce dans la Méditerranée. L'Angleterre voudrait s'enchaîner, et nous enchaîner avec elle au statu quo entier, absolu, de l'Empire Ottoman. Nous ne voulons pas. parce que nous ne le croyons pas possible, parce que nous n'y avons pas un intérêt aussi grand, aussi vital que l'Angleterre ; parce que l'entreprise si nous nous en chargions ensemble pèserait bientôt sur nos épaules plus que sur les siennes et nous compromettrait, bien davantage en Europe. Voilà par où nous nous tenons et par où nous ne nous tenons pas l'Angleterre et nous. En ce moment l'Angleterre nous cède ; elle renonce à poursuivre son mauvais vouloir contre l'Egypte. Elle y renoncerait, je crois très complètement, si elle était bien convaincue que de notre côté nous tiendrions bon avec elle pour protéger contre vous soit le vieux tronc, soit les membres détachés et rajeunis de l'empire Ottoman. Elle doute ; elle nous observe. Il dépend de nous de la rassurer tout-à-fait, et en la rassurant de lui faire adopter à peu près toute notre politique.

Vous savez l'Autriche. Jamais je crois, nous n'avons été si bien avec elle. Elle est bien timide ; elle est si peu libre de ses mouvements que la perspective de la moindre collision, même dans l'Orient et pour l'Orient seul, l'épouvante presque

autant que celle du remaniement de l'Europe. Cela se ressemble en effet un peu pour elle car elle tient à l'Orient et à l'Occident ; ses racines s'étendent des sources du Pô, bouches du Danube, et l'ébranlement va vite de l'une à l'autre extrémité. Cependant je crois que si elle y était forcée, si les habilités dilatoires perdaient toute leur vertu, elle agirait avec nous, et qu'elle l'a à peu près dit. Si c'est vous-même qui pacifiez l'Orient, qui présidez à la transaction entre Constantinople et Alexandrie, qui donnez un trône au Pacha pour ne pas cesser de protéger vous-même le Sultan sur le sien, il n'y a rien à dire. Vous aurez bien fait, et nous n'en serons pas très fâchés. Vous aurez gardé votre influence ; nous aurons obtenu notre résultat.

N'est-il pas très possible que tout finisse ainsi du moins en ce moment, et que sous les mensonges des journaux, sous les fanfaronnades des Gouvernements, au fond nous agissions tous à peu près dans le même sens, n'ayant pas plus d'envie les uns que les autres de rengager les grands combats ? Je suis bien tenté de le croire. Samedi 9 heures Pas de lettre ce matin. Cela me déplaît toujours beaucoup et m'inquiète un peu. Adieu. Adieu à demain. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 247. Val -Richer, Vendredi 16 août 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1839-08-16.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 21/11/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1807>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreVendredi 16 août 1839

Heure9 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationBaden

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 24/03/2020 Dernière modification le 18/01/2024

247

(Du Nat Richer - Vendredi 16 Aout 1809)⁶⁵⁰

9 heures.

je suis, nous
 Elle est bien timide;
 nous que la
 sion, même dans
 l'opinion de presque
 tout de l'Europe.
 pour elle, car
 l'indes; des nations
 touchés, des
 vite de l'âme à
 croit que, si elle
 l'avenir perdrait
 avec nous, et

l'orient,
 entre l'orient
 donner en France
 de protéger
 rien, il n'y a
 et nous nous
 auriez gardé votre
 et notre résultat
 est finit ainsi,
 que sous les
 les, sans aucun motif
 ou agi. Rien, tout
 n'ayant pas

Je ne suis pas certain que, nous,
 nous ne pensons pas à autre chose qu'à maintenir
 le statu quo en Orient. Nous ne demanderions pas
 mieux que de le maintenir tout entier; avec les
 volontés, là, aussi. D'ailleurs, que M. de Metternich
 mais quand nous voyons tomber quelque peu de
 l'édifice, et quelqu'un sur place qui essaye d'en
 faire une nouvelle maison, nous l'approuvons &
 l'achons de l'aider, ne pouvant mieux faire. C'est
 ce qui nous est arrivé en Grèce, en Egypte, ce
 qui nous arriverait partout où viendrait un
 autre Méhémet-Ali. Sans compter que ce pays
 a le goût du mouvement, de la nouveauté, et
 parvenu par l'esprit que partout où il se
 concentre, il prend feu pour eux, et que son
 gouvernement est bien obligé de faire un peu
 comme lui. Ce que nous ne voulons pas, c'est
 que Constantinople se débarrasse au profit de
 Pétersbourg ou de Vienne. Et notre principale
 raison de ne pas le vouloir, c'est que, le jour où
 cela arriverait, il faudrait que quelque chose
 aussi, vers le Rhin ou les Alpes, se débarrassât
 à notre profit. Nous pressentons que nous
 serions forcés de vouloir ceci, qu'on nous le mettrait

9

8

aux autres, qu'il faut le vouloir, et nous n'avons
guerre avec l'Angleterre au delà de ce que nous
grande aventure, ou de passer pour être, peut-être
le nous ne haïssons pas. Nous sommes
pacifique, très-pacifique, et nous ne voulons pas
être poltrons. De dit, nous, le pays. Voilà toute
notre politique sur l'Orient. Et pour soutenir
cette politique là, on pourrait nous faire faire
beaucoup de chose. Nous regarderions comme un
acte de prudence de combattre sur mer, au loin,
pour éviter une guerre continentale et à nos portes.
Nous souhaitons le statu quo en Orient pas qu'il
nous conviendrait en Occident. Le démantèlement de
l'Empire Turc, c'est pour nous le remaniement
de l'Europe. Le remaniement de l'Europe,
personne ne sait ce que c'est. Et nous sommes
un pays prudent, très-prudent, quoiqu'il ne
soit pas impossible de nous rendre fou, même
une fois. Nous le voulons, et nous ne le voulons pas,
d'occasion.

En tout ceci, l'Angleterre pense comme nous
et nous nous entendons très bien. Mais elle a
une autre pensée qui n'est qu'à elle, et qui
nous gêne dans notre concert. Elle ne veut
pas qu'il se forme dans la Méditerranée
une puissance nouvelle, ayant de chances
de force maritime et d'importance commerciale.

Elle ne le veut
même, et pour
la Grèce et la
nous faire par
n'ayant pour
rien pour ne
l'Angleterre
du chaire au
de l'Empire
parce que nous
nous n'y avons
rien que l'
si nous nous
surtout sur
et nous nous
Europe.

Voilà pour
nous ne nous
Et ce nous
à nous nous
l'Egypte. Et
comme si
de nous. Et
pour protéger
soit la mer
l'Empire Ottoman
Et de plus de
et en la ra

à nous
suris cette
ste, pallron
l'empire
ne voulons pas
Voilà toute
soutenu
faire faire
comme un
mes, au loin,
et à nos ports,
à pas qu'il
embourment de
maniquement
l'Europe,
nous sommes
voilà qu'il ne
ne font, mais
voulons pas,
comme nous
vrais elle a
elle, et qui
ne veut
l'empire
ste, change
l'empire.

Elle ne le veut pas, et pour la Méditerranée elle-même, et pour l'Inde. De là son inimitié contre la Grèce et contre l'Égypte; inimitié qu'elle voudrait nous faire partager, ce dont nous ne voulons pas, nous n'ayant point d'Inde à garder et ne craignant rien pour notre commerce dans la Méditerranée. L'Angleterre voudrait s'enchaîner, et nous s'enchaîner avec elle au statu quo existant, abolir de l'Empire Ottoman. Nous ne voulons pas, parce que nous ne le voyons pas possible, parce que nous n'y avons pas un intérêt aussi grand, aussi vital que l'Angleterre; parce que l'entreprise, si nous nous en chargeons ensemble, pèserait bientôt sur nos épaules plus qu'elle sur la sienne, et nous compromettrait bien davantage en Europe.

Voilà par où nous nous tenons et par où nous ne nous tenons pas, l'Angleterre et nous. En ce moment, l'Angleterre nous aide; elle renoue à poursuivre son mauvais vouloir contre l'Égypte. Elle y renonceroit, je crois, très facilement. Si elle était bien convaincue que, de notre côté, nous tiendrions bon avec elle pour protéger contre vous soit le rivage franc, soit le membre détaché et rajoint de l'Empire Ottoman. Elle doute; elle nous observe. Il dépend de nous de la rassurer tout à fait, et en la rassurant, de lui faire adopter à peu

par toute notre politique.

Vous savez l'Autriche. Jamais, je crois, nous n'avons été si bien avec elle. Elle est bien timide, elle est si peu libre de ses mouvements que la perspective de la moindre collision, même dans l'Orient et pour l'Orient seul, l'épouvante presque autant que celle du rapprochement de l'Europe. Cela se rassure un effort un peu pour elle, car elle tient à l'Orient et à l'Occident; les rivières s'étendent des sources du Rhin jusqu'au Danube, et l'ébranlement se vite se lève à l'autre extrémité. Cependant je crois que, si elle y était forcée, si les habiletés diplomatiques perdaient toute leur vertu, elle agirait avec nous, et qu'elle l'a à peu près dit.

Si c'est vous-même qui pacifiez l'Orient, qui présidez à la transaction entre Constantinople et Alexandrie, qui donnez un trône au Pacha pour ne pas laisser de protégés, vous-même le Sultan sur le lieu, il n'y a rien à dire. Vous avez bien fait, et nous nous serons pas très fâchés. Vous avez gardé votre influence; nous aurons obtenu notre résultat. N'est-il pas très possible que tout finisse ainsi, du moins en ce moment, et que tous les mensonges des journaux, tous les fausses nouvelles, tous les gouvernements, au fond nous agissions tous à peu près dans le même sens, n'ayant pas

deux ou trois
le statu quo
mieux que de
volontiers, la
Mais quand
l'édifice, et q
faire une nou
sâchez de l
te qui nous
qui nous arriv
autre Michel
à le goût de
parvenir que
s'encontrer, et
gouvernement
comme lui.
que Constantin
Petersbourg
raison de ne
cela arrivera
aussi, vers le
à notre prop
serions forcés

plus d'envie de, que les autres, de renvoyer les ¹⁵⁴
grands combats ? Je suis bien tenté de le croire.

Samedi 9 heures.

J'ai la lettre ce matin. Elle me déplaît toujours
beaucoup et m'inquiète ^{un} peu. Adieu. Adieu. à demain.

